

## Paris-Cork : 14 mars 2023

*C'est dans le même aéroport, l'aéroport d'Orly, que ça commence. Comme dans « La jetée », le film de Chris Marker. J'attends mon vol à destination de Cork en Irlande. Sous mes pieds, la moquette rouge vermillon et bordeaux possède des motifs en damier. Devant moi, un jeune couple prend une photographie de leur enfant. Derrière lui : la grande vitre panoramique, le tarmac et l'avion qui est en cours de préparation : celui dans lequel nous allons embarquer. Dans le terminal, il y a des sièges pivotants ; les passagers y attendent l'appel pour l'embarquement. La plupart ont le regard fixé sur leurs téléphones. Le ciel est gris, bleu, blanc, vaporeux. C'est la fin d'après-midi. Je me demande si un jour cet enfant se souviendra de ce moment. Une image peut-être en restera. L'image d'un enfant souriant avec une tétine dans la bouche sur un fauteuil noir et les avions derrière lui.*

### LES LARMES DU FUTUR

C'est en 2019 que ce projet a commencé. Je retrouvais alors Paris, ma ville natale, après quatre années passées à Bruxelles. À l'époque, ma pratique picturale était axée sur l'abstraction. J'essayais de comprendre les matières, leurs fragilités, creuser ces supports pour obtenir une forme, une lumière : imprimer un geste de manière impulsive, qui se révélait souvent être un bout de paysage. Dans mon atelier, il n'y avait pas de pigments et peu de couleurs intenses ; que des fragments de verres, de béton, de plâtre et quelques morceaux de tissus que je continuais à déteindre, à *épuiser*.

En arrivant à Paris, une envie soudaine s'imposa : revenir à la peinture, à la matière, à la couleur et à la figuration. C'est d'ailleurs par là que j'avais débuté ma pratique picturale. En 2014, j'étais étudiant aux Beaux-arts entre Biarritz et Nantes. Le gros de mon projet de fin d'année consistait à réaliser des peintures sur verre. Au début, ces compositions se referaient à des images. Ces images étaient des captures d'écran : scènes que j'enregistrais avec ma caméra. Elles me servaient d'appui pour des sujets que je traduisais ensuite en peinture. Progressivement, les silhouettes ont disparu dans la nuit, puis dans la neige pour devenir avalanches, brouillards puis nébuleuses.

C'est dans cette trame de fond que le projet « Larmes » a été amorcé : le désir de retrouver la figuration. C'est ainsi que j'ai recommencé à imprimer des images. Des images, j'en avais plein mon téléphone. Des images, des enregistrements dans lesquels je captuais des choses comme des couleurs, des regards, de l'architecture, des détails. Tout cela alimentait ma pratique au quotidien.

Ces images n'étaient pas spécialement intéressantes, elles étaient le témoin d'un moment qui me permettait de tirer le fil pour plonger dans le « hors champs » de la scène vécue. Quand j'appuyais sur la touche « enregistré », j'avais déjà décidé de capturer ce moment-là dans ma tête. L'image n'était qu'une clef pour atteindre cette porte, ce moment, ce souvenir.

C'est avec ces images de téléphone et ces bouts de mémoires que ce projet a commencé.

J'étais attiré par cette mosaïque d'images miniatures de la taille d'un œil, d'une lentille qui défilait sur l'écran de mon téléphone. En les regardant, je prenais conscience qu'un détail peut saisir l'attention. J'ai alors imprimé mes images en miniature et je les ai ensuite transférés sur de la colle chaude. La colle chaude, une fois sèche, décolle la fine pellicule de l'image. C'était un geste simple : une goutte de colle, une image. Peu importe son côté difforme, l'image existait, unique et précieuse, dans la continuité de mes expériences autour de la matière et de l'abstraction ; mais à cette différence que la matière devenait de plus en plus transparente et que la figure revenait à la surface. Ces images/matière faisaient finalement partie de mes souvenirs comme des larmes.

En 2021, après quelques tentatives d'exposition, j'ai commencé à réfléchir au dispositif le plus adapté. Au début, elles étaient exposées au mur à la lumière naturelle, épinglées avec des aiguilles entomologiques. Mais progressivement le dispositif changea. J'en exposais que très peu afin qu'elles soient autonomes et qu'elles attirent l'attention. Le visiteur a vite fait de passer à côté de ces images au format aussi petit. J'ai alors décidé de les exposer en série dans une vitrine horizontale en pleine obscurité : chaque larme possédant sa petite lumière qui l'éclaire. A la différence du premier essai, elles étaient décollées du support, un peu comme si elles étaient en lévitation. Une longue planche en bois, recouverte de liège, leur servait de support à un mètre du sol ; ce qui poussait le spectateur à se baisser pour les voir.

*De loin, plongés dans l'obscurité, des points scintillent qui rappellent le tarmac d'un aéroport, la nuit avant que l'avion décolle. Autour, il n'y a rien d'autre à voir. Juste ces petites lucioles qui brillent.*

En surplombant l'installation, le spectateur a l'impression d'assister à un film pris en cours de route. Si le cerveau aime combiner les images entre elles pour leur donner du sens et générer ainsi une fiction que pourrait-il imaginer de ce dispositif ? Voilà, c'est là où j'en étais.

C'est la semaine dernière que deux événements se sont produits qui ont dessiné la suite de ce projet. D'abord, samedi soir, chez une amie, j'ai vu *The Fabelmans*. Steven Spielberg y met en scène sa rencontre avec le cinéma, à la manière du roman d'éducation.

Le film commence par un plan, le soir, sous la marquise d'un cinéma : un enfant proteste auprès de ses parents qui veulent l'emmener voir le film à l'affiche. Pour le rassurer, le père lui explique l'illusion optique qui conduit à recréer le mouvement et la sensation que cela procure de voir un film pour la première fois et l'ambiance dans laquelle il allait être plongé. La petite famille entre enfin dans la salle, la lumière tombe et le film débute. Et nous, spectateurs, voyions en gros plan le visage de l'enfant, bouche bée, les yeux écarquillés, sidéré par les images de catastrophe qui défilent devant ses yeux. Cette fascination m'en rappelle une autre : j'avais l'âge du jeune spectateur. La scène se déroule également dans une salle de cinéma, mais à l'écran, ce n'est pas le train qui percute et déraile mais c'est la pellicule qui brûle et se consume ! On aura reconnu une scène-culte du film « Cinéma Paradiso ». Je venais à mon tour de revivre ce sentiment : la découverte du cinéma, la première fois.

Cela faisait au moins un an que je n'avais pas vu de film et, ce soir de mars, à nouveau j'avais retraversé cette innocence du premier regard mais à cette différence près que, cette fois, j'avais conscience que le cinéma est un langage : une espèce de redécouverte de la fiction en mouvement. Ainsi je retrouvais mon enfance.

La semaine suivante, j'ai réalisé un clip vidéo pour un ami. L'idée était simple, elle consistait à intervenir dans le processus optique de perception de l'image-mouvement film. Comment ? En exportant un montage de 10 secondes qui génère 250 images. C'est-à-dire pour la première seconde, j'utilisais les 25 premières images (de l'image 1 à 25) ; pour la deuxième seconde, j'utilisais les images de la 2<sup>e</sup> jusqu'à la 26<sup>e</sup> ; pour la 3<sup>e</sup> seconde les images de la 3<sup>e</sup> à la 27<sup>e</sup>, ainsi de suite. Le résultat ressemblait à un mouvement en boucle qui ne cessait d'avancer de manière saccadée tout en dilatant le temps. J'avais ainsi une désarticulation de ce qu'est l'image-mouvement qui réinterprète l'antique paradoxe de Zénon d'Elée. J'avais le montage, il ne me restait plus qu'à trouver les 10 secondes pour me donner une vidéo de 3 minutes 20 secondes.

J'avais demandé à mon ami de m'envoyer ce plan où il court sur la plage, la nuit éclairé au flash : ce plan je le trouvais très beau. Cela m'a servi de base, il ne me restait plus qu'à l'entrecouper avec d'autres images pour donner à cette course la sensation d'un souvenir. J'ai alors ouvert mon disque dur et, comme à mon habitude, j'ai pris des images, des plans de mes souvenirs de vacances : Biarritz, Spetses, un parc, tout ce que je ne cessais d'épuiser dans mes vidéos depuis des années. À ce moment-là, j'ai eu conscience que j'enregistrais tout, soit en image fixe soit en image-mouvement.

J'ai commencé à enregistrer des images dès l'adolescence. Avant, c'était mon père qui enregistrait tout cela. J'ai beaucoup de films de moi et de ma famille. C'est après cette vidéo que je me suis demandé au fond à quoi servaient mes images fixes ou en mouvement et donc à quoi finalement servait mes « larmes » ? Ce sont des souvenirs pour moi, mais quid pour le spectateur ? Feront ils écho à ces propres souvenirs ? Peut-être ou pas du tout.

J'ai repensé alors à la première « Larme » : un de mes amis peintres dans son atelier lisait un livre avec son chien au premier plan. En fait, l'image n'était pas importante, c'était le moment qui l'était.

J'ai donc décidé de régénérer cette image-souvenir avec l'Intelligence Artificielle. Les premières images apparurent. Ces images venaient alors de prendre place dans mon souvenir. Une sensation étrange m'a alors saisi : quelque chose de nouveau était en train de me dépasser. Une autre temporalité émergeait avec cette émotion de pouvoir réanimer le souvenir de manière figurée.

Ce n'est pas le temps, le réalisme de l'image qui me procurait l'émotion, mais plutôt l'identification auquel me conduisait ce souvenir. En regardant l'image capturée initialement, je me suis rendu compte que mon ami ne lisait pas un livre, il regardait juste son téléphone, j'avais oublié aussi le feu à côté de lui. Mon souvenir était déjà altéré depuis longtemps.

Je me suis souvenu alors de mon ami russe, qui a longtemps travaillé dans l'Intelligence Artificielle. Il m'expliquait qu'en Russie, toutes les voitures sont équipées de caméra pour

enregistrer les évènements qui peuvent se passer sur la route. Les images servent ainsi de preuves, car là-bas il y a beaucoup de corruption de la police. Ces caméras sont situées sur le capot avant de la voiture. Il m' a raconté que s'il reprenait toutes ces images enregistrées, il était capable de générer une « nouvelle route », certes différente, mais « vraisemblable ».

J'en étais là, proche de la réalité, mais juste un peu à côté, à l'écart. IA a ce côté-là que je qualifierai *d'archéologie du futur*. Plus la demande est précise : creusée, plus l'image sera proche de l'intention. Cette ambiguïté de temps me fait penser à un *flash-back* ou un *flash forward* permanent.

Je me rappelle alors qu'il y a des images que je n'ai jamais enregistrées, mais qui sont imprimées dans ma mémoire comme le souvenir que j'ai avec mon père en 1992, place des Rigoles dans le 20<sup>e</sup> arrondissement. Il était venu me chercher à l'école, car j'étais malade, et sur le chemin avec son grand imperméable beige, nous nous amusions à faire peur aux pigeons. Il y a aussi ce rêve de 2014 : je prenais une photo de la Tour de Bretagne à Nantes, le ciel était rouge et il m'était impossible de voir cette image, car j'avais perdu l'appareil.

Ces souvenirs, je décide alors de les générer en image et de les mêler à ma collection de « Larmes ». Pour moi ces images ont maintenant la même valeur : la valeur du souvenir. La route change de direction, elle s'écarte de la réalité, mais devient plus proche de « ma réalité ».

*L'avion amorce son atterrissage, par le hublot, la petite lumière de l'aile droite clignote. À l'intérieur l'intensité lumineuse s'estompe, je ne vois presque plus ce que j'écris. Mes bagues brillent. La luminosité est belle, les noirs sont bleus, les clairs pastels. Un bruit mécanique m'indique que les roues de l'avion sont sorties. Par le hublot, maintenant je vois l'étendue de la cote irlandaise. La nuit commence à tomber, les lumières des villes brillent. Un phare au loin. Dehors, les noirs sont rouges, il y a encore beaucoup de vert, du bleu brumeux à l'horizon. Nous sommes très proches de la surface de la Terre, nous prenons de la vitesse, les roues touchent le sol, nous ralentissons, nous nous arrêtons. Je suis arrivé à Cork.*